© Ethan Levitas

éditorial **par Alain Genestar**

Rebelles

« – Pourquoi Ali ?
– Pourquoi pas Ali ?
– Pourquoi maintenant ?
– Pourquoi pas maintenant ? »

Je ne me rappelle plus qui, de lui ou de moi, disait quoi. Mais notre conversation un peu décousue était de cet acabit. Cet été, avec William Klein nous parlions, pour le prochain numéro de Polka, d'un grand sujet qui ne serait pas sur la mode (déjà fait), ni sur les photos de rue (déjà fait). Alors, l'un a dit : « Ali. » Et l'autre a répondu : « Oui. »

Ainsi est né ce formidable portfolio, composé de scènes que Klein a extraites de son film « Muhammad Ali, the Greatest » ; une série d'images assemblées, recadrées, certaines barrées de rouge ou de jaune, comme il se plaît à le faire sur ses « contacts peints » devenus ici, pour la première fois, des « films peints ». C'est une œuvre qui s'écrit sur dix-huit pages. L'œuvre de deux artistes, deux provocateurs nés : Ali + Klein.

Serait-ce donc le hasard d'une conversation estivale qui déciderait du contenu d'un magazine, puisqu'il n'y avait aucun prétexte éditorial dans ce choix, ni anniversaire, ni commémoration particulière, ni mort d'homme ?

Il faut croire au hasard qui, selon le poète, est « la logique de Dieu ». Mais, au-delà du hasard, Ali s'est imposé à nous de manière non pas surnaturelle mais très naturelle en somme, parce qu'il y avait dans l'air un je-ne-sais-quoi soufflant à nos oreilles que Muhammad Ali, avec ce qu'il a incarné, était de nouveau, aujourd'hui en 2010, actuel.

Oui, Ali est formidablement actuel. Il est un rebelle, c'est-à-dire un homme debout, libre de dire ses quatre vérités à une société – en l'occurrence l'Amérique, mais, à travers elle, à toutes les sociétés –, libre de risquer sa carrière et son titre de plus grand champion de tous les temps en refusant de se battre au Vietnam, parce que « aucun Viêt-cong ne m'a traité de "nigger" ».

Ali est actuel. Notre époque, quel que soit le continent où nous vivons, a besoin d'esprits rebelles pour briser les carcans idéologiques, bousculer les habitudes, envoyer promener les corporatismes, dire clairement les choses.

William Klein, quand il parle de son ami Ali, avec une sorte de tendresse respectueuse, cite parfois Coluche. C'est vrai qu'il y a du Coluche dans Ali. C'est l'histoire d'un mec qui provoquait en donnant du sens à sa provocation.

Le sens ! N'est-ce pas ce qui manque aujourd'hui à la politique, française notamment ? Deux exemples qui font l'ouverture de cette édition de Polka.

Si la droite au pouvoir avait su donner du sens à la réforme des retraites au lieu d'imposer, du haut à la base, un texte bâclé où pointe entre les articles un sentiment d'injustice sociale ; si la gauche avait travaillé, pendant ces huit longues années de farniente dans l'opposition, sur un contre-projet à la fois réaliste et plus juste, au lieu de se borner à un anti-sarkozysme bougonnant ; si la politique, de droite ou de gauche, était inventive, audacieuse, enthousiaste... eh bien les jeunes n'en seraient pas là, à déambuler sous les drapeaux rouges des manifs d'octobre, brandis par des syndicalistes ânonnant des slogans d'un autre âge.

Et quel sens, sinon le pire, faut-il donner à ces expéditions punitives, déclenchées cet été avec une excitation malsaine, contre les Roms dans notre doux pays qui se vante, lors de visites de nos représentants dans des terres barbares, d'être la belle patrie des droits de l'homme ?

Le long travail documentaire du photographe Mathieu Pernot sur les Roms, son récit d'une histoire française étalée sur plusieurs générations, provoque une réflexion et, je l'espère, une indignation. Car en voyant ces photos, on doit éprouver le besoin, indispensable aujourd'hui pour que vive la démocratie, d'être tous des rebelles.

Comme Ali.

Comme Klein.

Vu que : Ali + Klein = rebelles. ●

Polka et hy.pr
Pour partager cet éditorial,
saisir cette adresse dans votre navigateur Web :
polka. hy.pr/edito11
Renseignements en page 10.

agenestar@polkaimage.com